

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

TETSAVE

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Tetsave : l'élévation de soi » : le sanctuaire n'est pas d'abord un lieu d'expiation, mais un lieu où l'homme s'élève. Pourquoi le nom de Moché s'y efface, pourquoi le fer seul est exclu, et pourquoi le Cohen doit monter trois marches pour allumer une lampe à hauteur d'homme.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Tetsave

-
- | | |
|----|--|
| 01 | Une idée qui devient une demeure |
| 02 | Ce que l'on donne, c'est ce que l'on garde |
| 03 | Tout, sauf le fer |
| 04 | La petite montagne, réponse au Sinaï |
| 05 | Le seul sacrifice qu'un étranger ne pouvait pas offrir |
| 06 | Des recettes de spiritualité |
| 07 | Un nom qui manque |
| 08 | L'autel qui manque à la liste |
| 09 | Le tiers, le quart, le cinquième |
| 10 | Le riche ne pouvait pas donner plus |
| 11 | Les princes arrivés trop tard |
| 12 | Trois marches pour une lampe à hauteur d'homme |
-

Une idée qui devient une demeure



PRÉSENTATION

Avec le sanctuaire, dit le Rav, nous arrivons au terme de la création du monde. D' a donné à l'homme un univers ; l'homme lui offre en échange un petit sanctuaire. Et ce sanctuaire a des meubles : une table, un chandelier, une arche.

LA QUESTION

Pourquoi la création n'est-elle achevée que lorsque l'homme fait à D' une demeure ici-bas — et que vient faire là notre désir d'avoir un chez-soi ?

LA RÉPONSE

« Ils Me feront un sanctuaire et Je résiderai parmi eux » (Chemot 25, 8).

Tant que l'homme n'a pas ressenti le besoin de vivre avec D' dans cette intimité spirituelle, explique le Rav, la demeure ici-bas que le Créateur a voulue à l'origine même de la création ne se réalise pas. Sans cette descente dans le monde de la réalité, dans le monde du palpable, la notion de D' serait restée une idée pure, sans aucune attache avec la réalité du monde.

Or nous avons nous-mêmes un désir profond d'avoir un chez-soi, de nous réaliser dans notre petit univers, dans notre intimité, personnelle ou familiale. Et nous sommes toujours en train de figurer la manière dont nous allons meubler notre vie intérieure. Cette intimité atteint un niveau sublime lorsque nous la réalisons avec l'infini.

Dans le sanctuaire, il y a la table, le chandelier, l'arche, qui est aussi la bibliothèque. Au-dessus de l'arche, il y a l'image d'un couple qui reste à l'écoute de la parole de l'absolu, les deux se regardant constamment face à face, chacun étant dans l'autre. C'est cela qui fait l'accomplissement de l'homme, et qui fait que D' est satisfait de son logis, parce qu'il répond à ses aspirations profondes.

CONCLUSION DU RAV

Sans cette descente dans le monde ici-bas, la notion de D' serait restée une idée pure, sans aucune attache avec la réalité du monde.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun soigne sa maison à sa manière. Qu'est-ce qui, chez nous, fait de la maison plus qu'un abri : une table, une lumière, des livres ? Et dans notre couple, savons-nous encore nous regarder face à face, à l'écoute de quelque chose de plus grand que nous ?

Ce que l'on donne, c'est ce que l'on garde



PRÉSENTATION

Pour bâtir le sanctuaire, D' ne demande ni un impôt ni une taxe, mais une terouma. Et le texte ne dit pas « vous donnerez » : il dit « qu'ils prennent pour Moi une offrande ».

LA QUESTION

Si le sanctuaire n'est pas d'abord un lieu où l'on efface ses fautes, qu'y prend-on exactement en croyant y donner ?

LA RÉPONSE

« Qu'ils prennent pour Moi une offrande ; de tout homme que son cœur y portera, vous prendrez Mon offrande » (Chemot 25, 2).

Le sanctuaire, dit le Rav, n'est pas a priori un lieu de sacrifice. Ce n'est pas un lieu de dégraissage des péchés que l'on commet, des erreurs que l'on a faites, des rattrapages. Il est avant tout un makom, un lieu d'élévation de soi. C'est pourquoi D', quand il demande un don de soi, parle de terouma : terouma, c'est hitromemout, l'élévation.

Et dans cette élévation, on ne donne pas en réalité. Tout ce que l'on donne, c'est ce que nous gardons pour nous-mêmes, ce que nous avons investi pour nous-mêmes. C'est là notre seul acquis, parce que tout le reste se perd. Voilà pourquoi le verset ne dit pas « vous donnerez votre don », mais « vous prendrez » : vous profiterez de votre investissement.

Il y a une sainteté dans le temps, qui nous a été donnée par le Chabbat : c'est D' qui a sanctifié le Chabbat, c'est nous qui sanctifions les fêtes. Il y a un devoir de sanctifier la vie de l'homme : D' en a offert les éléments, à nous de la réaliser. Et il y a une sainteté dans l'espace : la demeure de notre vie, que chacun imagine selon ses exigences, mais qu'un même esprit nous porte à réaliser.

CONCLUSION DU RAV

C'est ça notre seul acquis, parce que tout le reste se perd.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous mesurons souvent nos dons à ce qu'ils nous coûtent. Que chacun dise ce qu'il a donné cette année et qui, en réalité, l'a fait grandir. Qu'est-ce qui, de tout ce que nous possédons, ne se perdra jamais ?

Tout, sauf le fer



PRÉSENTATION

Le sanctuaire se construit avec l'argent que l'on gagne à l'extérieur, et il vient de tous azimuts. Un seul matériau est écarté. On ne peut même pas approcher le fer des pierres de l'autel pour les polir.

LA QUESTION

Pourquoi ce refus absolu du fer, alors qu'aucun autre métal, d'où qu'il vienne, n'est exclu du sanctuaire ?

LA RÉPONSE

« Si tu M'élèves un autel de pierres, ne le bâtis pas en pierres taillées, car en levant ton fer sur elles tu les profanerais » (Chemot 20, 22) ; la statue du rêve de Daniel (Daniel 2, 32-33).

Cette intimité avec D', explique le Rav, nous la voudrions exclusive ; mais nous la réalisons avec l'argent gagné au-dehors. Il peut venir du monde égyptien, de l'or et de l'argent d'Égypte, de la culture perse, de la culture grecque. Tous ces peuples peuvent contribuer à la réalisation du sanctuaire. Nous ne rejetons personne.

Un seul est exclu. Dans le rêve de Daniel, quatre puissances apparaissent à travers une statue : une tête en or, une poitrine en argent, des hanches en airain, des pieds d'argile. Ce que l'on pouvait apporter au Temple, c'était l'or de Babel, l'argent de Perse, le cuivre de la Grèce. Mais l'acier, il n'y en a guère.

On ne pouvait même pas approcher l'épée ou la hache pour polir les pierres du Temple. Car les armes étaient faites de ce matériau-là, et le Temple représentait justement tout ce qui pouvait incarner la sérénité et la joie de vivre.

CONCLUSION DU RAV

Le temple représentait justement tout ce qui pouvait incarner la sérénité et la joie de vivre.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous accueillons volontiers ce qui vient d'ailleurs quand cela nous enrichit. Mais quel « fer » laissons-nous entrer à la maison : un mot qui blesse, une dispute, une arme cachée sous la discussion ? Que faudrait-il écarter pour que notre table incarne la sérénité ?

La petite montagne, réponse au Sinaï



PRÉSENTATION

Dans le rêve de Daniel, une pierre frappe les pieds d'argile de la statue — Rome, disent nos sages. Toute la statue s'effondre, et la pierre devient une montagne. Le Rav voit dans cette montagne une réponse.

LA QUESTION

À quoi répond la montagne née de la pierre — et pourquoi des ouvriers étrangers ont-ils pu bâtir le Temple de Chlomo ?

LA RÉPONSE

« Une pierre se détacha sans le secours d'aucune main, frappa la statue sur ses pieds de fer et d'argile et les brisa » (Daniel 2, 34).

Cette petite montagne, dit le Rav, c'est la réponse au mot Sinaï : la réponse qu'apporte l'homme à la Torah. La Torah a été donnée par dix commandements qui peuvent se morceler en soixante-dix langues, en soixante-dix flammes, celles des nations comprises. Une fois éliminés toutes les chutes, tous les débris, toute la ferraille, une fois les choses présentées dans leur pureté, il se fait une rencontre entre l'apport de l'humanité dans son ensemble et celui du peuple juif en particulier. C'est la rencontre de tous ces éléments réunis qui fait la réponse à la révélation de D' sur le monde.

Il y a donc toujours un mouvement d'échange entre le Créateur et le créé. C'est pourquoi, quand Chlomo a bâti le Temple, il a fait venir des ouvriers du Liban, des hommes étrangers à toute la tradition et à toute la spiritualité juives : ils pouvaient participer à l'édification du sanctuaire sans aucun problème.

Les éléments, on peut les importer de toute part, parce qu'il n'y a aucune exclusivité.

CONCLUSION DU RAV

Il y a toujours un mouvement d'échange qui se fait entre le Créateur et le créé.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous croyons parfois que la vérité ne peut venir que de chez nous. Qu'avons-nous appris de bon d'une personne très différente de nous ? Et comment trier, dans ce que le monde nous apporte, la ferraille et ce qui peut servir à bâtir ?

Le seul sacrifice qu'un étranger ne pouvait pas offrir



PRÉSENTATION

Le sanctuaire d'Israël n'était pas réservé à Israël : un non-juif pouvait y offrir un holocauste. Un seul sacrifice lui restait fermé, le *chelamim*, celui que l'on partage.

LA QUESTION

Que faut-il avoir compris pour pouvoir manger devant D' — et pourquoi le monde païen n'y est-il pas parvenu ?

LA RÉPONSE

Le sacrifice *chelamim* : une part sur l'autel, une part au Cohen, une part mangée par ceux qui l'offrent.

De la même manière que la création est offerte à l'ensemble de l'humanité, dit le Rav, le sanctuaire que le peuple juif réalise n'est pas le lieu exclusif de son service divin : il est celui de l'humanité entière. C'est pour cela qu'un non-juif pouvait offrir un holocauste à l'intérieur du Temple.

Le seul sacrifice qu'il ne pouvait pas offrir, c'était le *chelamim*. C'est un sacrifice que l'on se partage : une part va sur l'autel, une part est donnée au Cohen, et une part, les propriétaires du sacrifice la mangent dans l'enceinte du sacré. Imaginez qu'on puisse manger devant D', partager le repas en sa présence ! Tant que le monde païen n'a pas intégré la volonté de sanctifier la matière et l'espace, il ne peut pas apporter ce sacrifice de pacification avec la divinité, cette intimité partagée.

L'appartenance à la foi juive n'est donc pas ce qui nous arrache au reste du monde ni au monde de la matière, pour nous projeter dans la sphère des idées célestes. Du monde des idées seul, on n'en a que faire. La vie juive aime voir la maison que l'on habite comme un petit sanctuaire, où la table est objet de sanctification. Mais cela doit être un élan du cœur : on n'impose pas une foi.

CONCLUSION DU RAV

Imaginez qu'on puisse manger devant D', partager le repas en sa présence.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos repas de Chabbat sont-ils des repas partagés en présence de D', ou seulement de bons repas ? Que pourrions-nous ajouter à notre table — une parole de Torah, une bénédiction dite ensemble, un invité — pour qu'elle devienne un petit autel ?

Des recettes de spiritualité



PRÉSENTATION

Chacun comme il le sent, chacun comme il le vit : c'est l'idéal de l'élan du cœur. Seulement, prévient le Rav, il y a un risque. Le peuple qui venait de vivre la révélation était si élevé qu'il ne voulait plus entendre parler de ce monde. Quarante jours plus tard, il dansait autour d'un veau d'or.

LA QUESTION

Comment une spiritualité très élevée peut-elle conduire au veau d'or — et qu'est-ce qui distingue une vie spirituelle vivante d'une recette ?

LA RÉPONSE

Après Terouma, la parasha de l'élan du cœur, vient Tetsave, la parasha de l'ordre.

Le risque, dit le Rav, c'est que nous retombions dans certaines fantaisies qui dépassent la fiction et qui, quelquefois, affectent même l'ordre moral. Le peuple, après la révélation du Sinaï, était à un niveau tel que son adhésion à D' se traduisait par des aspirations aux sphères célestes. On en voit encore aujourd'hui.

Or il faut se méfier de cette spiritualité qui vous arrache au monde d'ici-bas et vous laisse séduire par le monde de l'inconnu. C'est elle qui conduit au veau d'or. Car quand on veut revenir à la réalité, au lieu de servir D', on sert des recettes de spiritualité comme des recettes de cuisine. Cela devient des circuits finis, achevés, qui reviennent sur eux-mêmes, sans nouveauté, sans élévation, sans renouveau. Et cela, ce n'est pas le judaïsme.

Le judaïsme, c'est de la même manière que D' renouvelle chaque jour sa création : il nous appartient de passer en revue notre spiritualité chaque jour, de l'enrichir de notre expérience et de lui donner un coup d'accélération au fur et à mesure des épreuves de la vie.

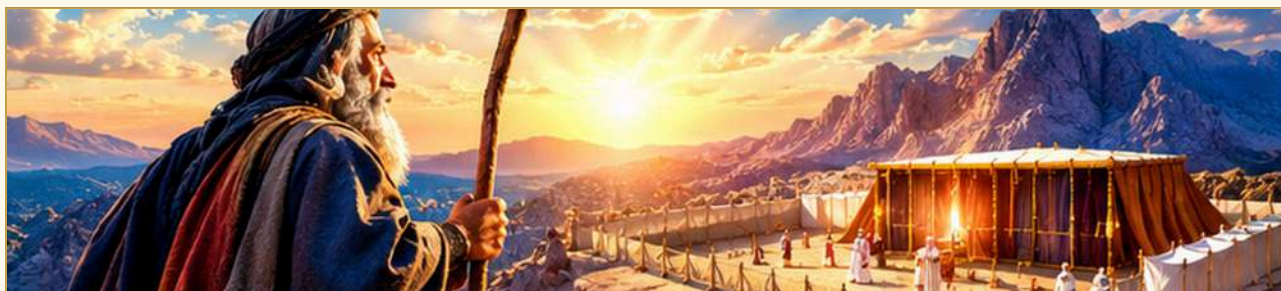
CONCLUSION DU RAV

Au lieu de servir D', nous servons des recettes de spiritualité comme des recettes de cuisine.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous avons tous nos habitudes religieuses, nos gestes répétés. Lequel accomplissons-nous comme une recette, sans plus y penser ? Et qu'avons-nous appris cette année, dans une épreuve, qui pourrait renouveler notre façon de prier ou d'étudier ?

Un nom qui manque



PRÉSENTATION

Le sanctuaire occupe deux parashiot. Dans Terouma, le nom de Moché revient constamment. Dans Tetsave, il ne figure pas une seule fois : c'est Aharon qui occupe toute la place.

LA QUESTION

Pourquoi le nom de Moché s'efface-t-il au moment où l'on passe de la conception du sanctuaire à sa mise sur pied ?

LA RÉPONSE

« Et toi, tu ordonneras (tetsavé) aux enfants d'Israël » (Chemot 27, 20) ; « afin qu'il ordonne (yetsavé) à ses fils et à sa maison après lui » (Béréchit 18, 19).

Terouma, c'est l'élan du cœur, où il n'y a pas de séparation entre la parole de D' et l'homme qui y adhère : cela, c'est Moché. Tout est esprit chez lui. Sa tendance est de rester quarante jours et quarante nuits sur la montagne sans boire ni manger, alimenté par la loi et par la joie de ses découvertes. Mais ces quarante jours sont la limite de viabilité d'un tel système de vie : il y a le veau d'or, et Moché est obligé de descendre pour sauver le peuple.

À ce moment-là, ce n'est plus Moché qui prend les commandes. Il supervise, mais l'homme central est Aharon, le Cohen. Aharon est animé par l'amour du peuple ; il cherche à rapprocher de la voie de Moché ceux qui sont restés au bas du Sinaï et n'ont pas pu intégrer tout l'enseignement. Ses fils hériteront de sa prêtrise et du devoir d'éduquer le peuple.

Désormais, on ne vit plus de l'élan du cœur : ce qui compte, ce sont les commandements. Tetsave veut dire attacher, et tetsave veut dire éduquer. On le trouve chez Avraham, afin qu'il instruisse ses enfants après lui.

CONCLUSION DU RAV

Tetsave veut dire attacher, Tetsave veut dire éduquer.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous aimons les élans et nous nous méfions des règles. Que chacun nomme une chose commencée avec enthousiasme et abandonnée faute de discipline. Et qui, dans notre famille, a besoin d'un Aharon qui l'accompagne plutôt que d'un Moché qui lui montre le sommet ?

L'autel qui manque à la liste



PRÉSENTATION

Terouma énumère tout ce qu'il faut pour bâtir le sanctuaire. Un seul élément manque à la liste : l'autel de l'encens. Il n'apparaît que dans Tetsave. Or l'encens qu'on y brûle contient un ingrédient à l'odeur nauséabonde.

LA QUESTION

Pourquoi l'autel de l'encens n'apparaît-il qu'avec Tetsave — et pourquoi l'encens est-il invalide sans son ingrédient malodorant ?

LA RÉPONSE

« Prends des aromates : nataf, che'hélet et 'helbena » (Chemot 30, 34) ; nos sages : la 'helbena, à l'odeur mauvaise, est comptée parmi les aromates (Kritot 6b).

À l'origine, dit le Rav, la conception du sanctuaire ne comportait pas la notion de sacrifice expiatoire. Son élément premier apparaît juste après la révélation : un autel de pierres, sans fer pour les polir, sans investissement d'or et d'argent, et sans que l'on découvre sa nudité en gravissant des marches. Il ne fallait pas que le sanctuaire devienne une manière de s'exposer au public et de montrer comment on s'affirme par rapport aux autres. C'était simplement un autel, et non un instrument d'expiation.

Mais l'autel de l'encens, celui qui manque dans Terouma, est celui où il fallait à tout prix mettre un élément impur, à l'odeur nauséabonde, qui symbolisait le pécheur et incarnait le mal. Il fallait l'intégrer aux autres : il y avait onze éléments, et si la 'helbena venait à manquer, l'ensemble n'était pas valable. C'est là qu'il est question d'expier les fautes des enfants d'Israël.

C'est la nouvelle dimension de Tetsave, appropriée à l'homme conditionné par des lois venues de l'extérieur, auxquelles il doit se soumettre.

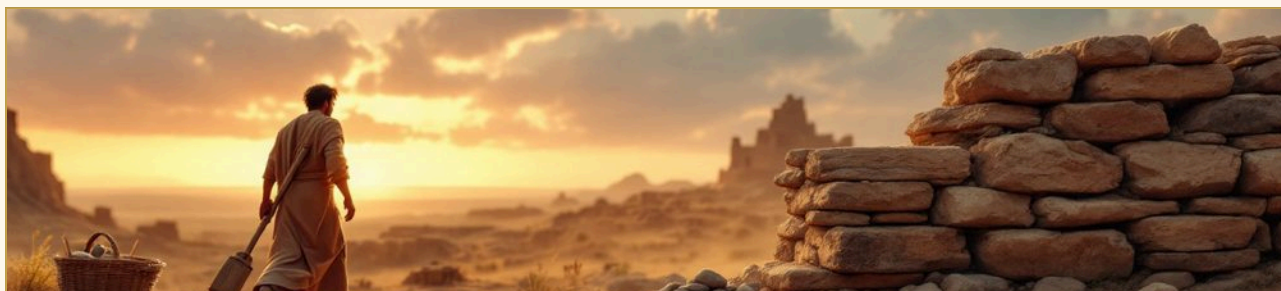
CONCLUSION DU RAV

Si jamais cet élément de 'helbena venait à manquer, l'ensemble n'était pas valable.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous rêvons volontiers de groupes sans personne qui dérange. Qui, dans notre entourage, joue le rôle de la 'helbena — celui qu'on voudrait écarter ? Que deviendrait notre famille, notre communauté, sans lui ?

Le tiers, le quart, le cinquième



PRÉSENTATION

L'homme à qui l'on donne des lois venues de l'extérieur ne sera pas toujours à leur mesure. Il y aura des égarements, il y aura des négligences. Tetsave apporte les moyens de se rattraper. Mais le Rav va plus loin : il redéfinit ce qui compte dans une vie spirituelle.

LA QUESTION

Si nous ne finissons presque jamais ce que nous entreprenons, qu'est-ce qui compte vraiment dans la vie spirituelle ?

LA RÉPONSE

« L'autel de l'encens... Aharon fera l'expiation sur ses cornes une fois l'an » (Chemot 30, 10).

Il y a des moyens de rattraper nos manquements, dit le Rav, pour ne pas sombrer dans le désespoir et ne pas abandonner ce que l'on a entrepris. Car ce qui est important dans la vie spirituelle, ce n'est pas ce que l'on a fait, ce n'est pas le devoir que l'on a fini. Jamais on ne l'a fini : quelquefois par manque de temps, quelquefois par manque de moyens.

Ce qui est important, ce n'est pas l'acte que l'on a fini, que l'on a réalisé. C'est la détermination avec laquelle on a fait les choses. On a fait le tiers, on a fait le quart, on a fait le cinquième : peu importe.

L'essentiel, c'est qu'on s'est engagé, qu'on s'est investi dans cette entreprise spirituelle. Elle apportera ses fruits. Les enfants la continueront, les disciples la continueront, les amis la continueront. C'est en somme ce qui importe dans le sanctuaire.

CONCLUSION DU RAV

On a fait le tiers, on a fait le quart, on a fait le cinquième, peu importe. L'essentiel, c'est qu'on s'est engagé.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous abandonnons parfois un projet parce que nous ne pourrions pas le terminer. Quelle étude, quelle mitsva, quelle bonne habitude avons-nous lâchée pour cette raison ? Et qui, autour de nous, pourrait continuer ce que nous aurons commencé ?

Le riche ne pouvait pas donner plus



PRÉSENTATION

Trois dons ont bâti et fait vivre le sanctuaire. Le premier était libre, selon l'élan du cœur. Les deux autres étaient d'un demi-sicle exactement : le riche ne pouvait pas donner plus, et le pauvre ne pouvait pas donner moins.

LA QUESTION

Pourquoi un demi-sicle et non un sicle entier — et qu'est-ce que ce demi exige de nous envers celui qui n'est pas comme nous ?

LA RÉPONSE

« Le riche n'augmentera pas et le pauvre ne diminuera pas du demi-sicle » (Chemot 30, 15) ; « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Vayikra 19, 18).

Le premier don était libre, explique le Rav. Le deuxième se rapportait aux socles, les adanim, les fondements du sanctuaire : il fallait apporter le demi-sicle. Le troisième était celui du fonctionnement, des sacrifices : là aussi un demi-sicle. Aucun ne pouvait dire qu'il avait donné plus que l'autre ; dans cette édification, tout le monde était sur le même pied d'égalité.

Le demi-sicle dit la complémentarité de l'homme envers son prochain. Car le réa, le prochain, c'est celui qui est différent de moi. Si je m'entends avec une personne avec laquelle je partage exactement tous mes goûts et tous mes sentiments, je n'ai fait que chercher un autre moi pour renforcer mon ego : nous ne sommes jamais deux, nous sommes toujours un. Le réa, c'est celui avec lequel je dois m'entendre, celui qui va me compléter.

Et celui qui est différent de moi par essence, c'est mon Créateur. Aimer son prochain comme soi-même, c'est aimer ce qui est différent de soi. Il y a là une identité d'exégèse entre l'amour du prochain, l'amour de D' et l'amour de son conjoint : celle qui est différente de toi, par définition, c'est l'épouse.

CONCLUSION DU RAV

Le réa, c'est celui qui est différent. C'est celui avec lequel je dois m'entendre, c'est celui qui va me compléter.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous choisissons volontiers nos amis à notre image. Qui, dans notre entourage, nous agace par sa différence — et que pourrait-il nous apporter qu'aucun de nos semblables ne nous apportera ? Dans notre couple, savons-nous aimer l'autre justement parce qu'il n'est pas nous ?

Les princes arrivés trop tard



PRÉSENTATION

Les chefs de tribu avaient calculé : laissons le peuple donner, il n'y arrivera pas, et nous compléterons. Au bout de deux jours, le peuple avait donné plus qu'il n'en fallait. Il ne restait rien pour eux. Ce sont pourtant eux qui apporteront l'huile.

LA QUESTION

Qu'ont perdu les princes en attendant de combler le manque des autres — et pourquoi leur a-t-on tout de même laissé l'huile ?

LA RÉPONSE

« Et les princes apportèrent les pierres de choham... et l'huile pour le luminaire et pour l'onction » (Chemot 35, 27-28) ; Rachi : le mot *nessiim* y est écrit sans yod.

Ces chefs, dit le Rav, avaient fait preuve d'une certaine arrogance envers le peuple au moment de la collecte. Or au bout de deux jours, le peuple avait donné plus qu'il n'en fallait, et lorsque les princes ont voulu apporter leur contribution, il ne restait rien pour eux : on n'en avait pas besoin. Alors le texte leur a enlevé un yod. Ils n'ont pu apporter que les pierres précieuses que le Cohen portait sur son pectoral, le pectoral du jugement, par lesquelles il faisait participer tout le peuple d'Israël à l'expiation de ses fautes.

Là, ils ont eu leur leçon : il n'y a aucun mépris à afficher, dans la vie spirituelle, envers le peuple. Tout le monde pouvait réaliser à sa mesure, et même plus que ce que pouvait apporter un prince.

On leur a pourtant laissé une faveur. Ces princes étaient des 'hakhamim, des hommes imprégnés d'une grande science, qui s'étaient affirmés non par leurs biens mais par leur connaissance. Ce sont donc eux qui ont apporté l'huile d'onction et l'huile de la menorah pour l'inauguration du sanctuaire. Car ce qui était important dans le sanctuaire, c'était la connaissance qui se dégageait du service accompli.

CONCLUSION DU RAV

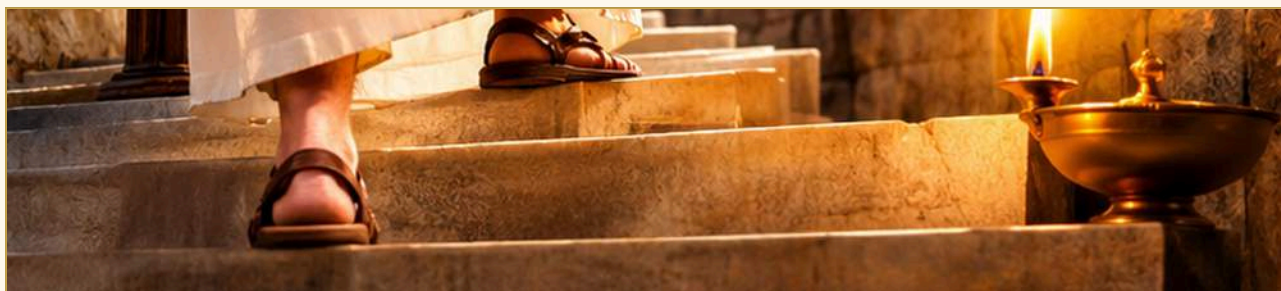
Il n'y a aucun mépris dans la vie spirituelle affiché vis-à-vis du peuple.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est tentant de se réserver pour les grandes occasions, en se disant que sans nous rien ne se fera. Où avons-nous attendu au lieu d'agir tout de suite ? Et quelle « huile » — un savoir, une compétence — pouvons-nous apporter dès cette semaine ?

SUJET 12

Trois marches pour une lampe à hauteur d'homme



PRÉSENTATION

La menorah était à dimension humaine : le Cohen n'avait qu'à tendre la main. Pourtant, il devait monter sur une pierre à trois marches et se pencher pour l'allumer. Et la menorah était la seule inégalité du sanctuaire.

LA QUESTION

Pourquoi les lumières de la menorah sont-elles tournées vers le centre — et pourquoi le Cohen devait-il monter pour allumer ce qui était à sa portée ?

LA RÉPONSE

« Les sept lampes éclaireront vers la face de la menorah » (Bamidbar 8, 2) ; « une pierre devant la menorah, avec trois marches » (Michna Tamid 3, 9).

Là où le demi-sicle imposait l'égalité, dit le Rav, l'inégalité était dans la menorah. Ses sept branches représentaient les sept jours de la création et les sept sciences qui font la somme de la connaissance du monde. Mais les six branches, trois d'un côté et trois de l'autre, dirigeaient leurs lumières vers la lumière centrale, celle du Chabbat. Tout est orienté vers cet axe : c'est la science du Chabbat qui allume toutes les autres sciences.

Ce qui était important dans le sanctuaire, c'était la connaissance qui se dégageait du service accompli. Sa base était dans les tables de la loi, à l'intérieur de l'arche ; mais l'essentiel était l'interprétation de la loi orale, faite par les hommes qui avaient approfondi la loi et qui en avaient la charge, la protection et la préservation : les Cohanim.

C'est pourquoi le Cohen allumait la menorah avec un sens de l'humilité. Elle était à dimension humaine, il n'avait qu'à tendre la main ; mais non, il fallait qu'il monte sur un escabeau de trois marches pour se pencher et l'allumer. Et la menorah se tenait à l'entrée du Saint des Saints : elle incarnait la porte du peuple dans le sanctuaire.

CONCLUSION DU RAV

C'est dans un état d'humilité que l'on pouvait effectivement innover dans la loi, sans sortir de ses limites.

LEÇON POUR LA TABLE

Il est facile de trancher une question en tendant simplement la main. Quand avons-nous donné un avis sans avoir pris la peine de monter, puis de nous pencher ? Et vers quelle lumière centrale nos différents talents sont-ils tournés ?